

## Les vainqueurs de l'Atlantique

Quelque part au paradis, printemps 1997, le clan Coli vient d'accueillir le dernier de la famille, Alfred, qui après quatre-vingt-dix années d'aventures trépidantes sur Terre, vient d'être appelé à en vivre bien d'autres aux cieux. Avec émotion et son éternel sourire comme étendard, Alfred retrouve ainsi autour d'une réjouissante bouteille de Côtes-du-rhône et à l'ombre d'un cerisier centenaire tous les membres de sa famille qui, on peut l'imaginer, ont plus d'une histoire à lui raconter.

Quelques heures plus tard, toute la famille se disperse afin de pouvoir se préparer pour le banquet du soir. Seul, Alfred commence à s'assoupir (à cause de la fatigue, n'allez pas croire qu'il soit ivre) lorsqu'il est brusquement réveillé par une large claque dans le dos qui le fait presque tomber de sa chaise. S'apprêtant à relever l'affront, Alfred se retourne alors vers son agresseur mais est stoppé net dans son élan justicier.

- Le cousin François! s'exclame-t-il alors avec joie.

Il est vrai qu'Alfred n'avait pas encore eu le loisir de voir son cousin François, ce qui ne l'étonnait guère puisque ce-dernier détestait déjà les réunions de famille lorsqu'il était vivant. Mais cela l'avait tout de même chagriné car il appréciait beaucoup François dans sa jeunesse, avant que celui-ci ne disparaisse mystérieusement en avion. En effet, François n'est autre que le fameux François Coli, l'aviateur borgne, la tête brûlée de la famille, qui tenta en 1927 la traversée de l'Atlantique en avion avec Charles Nungesser, à bord de l'Oiseau Blanc.

Malgré cette salutation quelque peu brutale, François arbore lui aussi un immense sourire, signe distinctif des Coli, en voyant Alfred. Peut-être se remémore-t-il soudainement quelque bons coups fait ensemble dans l'entre-deux-guerres, peut-être est-il juste content d'avoir stoppé net la sieste de son cousin, ou bien peut-être est-il radieux en pensant aux potentielles parties d'échecs qu'il va enfin pouvoir faire. Il faut préciser que François, grand amateur d'échecs, cherche désespérément depuis 1927 un partenaire et il voit en Alfred un adversaire de renom, lui qui, selon la légende, aurait appris les rudiments de ce jeu à Zweig lors d'un voyage à Vienne.

- Ca fait plaisir de te revoir gamin! s'éclaffa François après avoir fait rougir le dos d'Alfred. Tu en as mis du temps pour arriver! Rassure-moi, tu sais encore jouer aux échecs à ton âge? Je ne risque pas de te faire mat en cinq coups j'espère?

- Ne t'inquiète donc pas pour mon âge, rétorqua Alfred, j'ai beau être un vieillardissime égroting, je vais éteindre ta vantardise en peu de temps! Mais en échange, et avant toute chose, je voudrais bien que tu me racontes ce qu'il vous est arrivé avec Nungesser à bord de ce fichu avion... Je dois avouer que ça m'a bien souvent turlupiné durant toutes ces années.

- Ah, je m'y attendais! répondit François avec une satisfaction apparente. Bien sûr que je vais te raconter! Ici, c'est d'ailleurs une de mes activités principales.

- Bien, tu es rodé alors, que s'est-il passé? Jusqu'où êtes-vous allés? La Manche? L'Irlande?

- Ne soit donc pas si impatient! L'histoire est plus longue que tu ne crois, alors installe-toi bien et après tu me devras une partie.

Comme tu le sais, nous sommes donc partis le 8 mai du Bourget, dans le jour naissant. Une fois cette grosse dinde d'Oiseau Blanc dans les airs, nous nous étions peu à peu détendus, confiants dans notre avion qui était à l'époque la fine fleur de l'aéronautique français. L'appareil, qui emportait plus de 2000 litres de carburant, peinait à se maintenir à bonne altitude mais, pourtant, l'expérience, le jour et la proximité du sol aidant, nous possédions une foi presque téméraire dans notre réussite. Et pourquoi pas me diras-tu? Il fallait bien que quelqu'un le franchisse un jour cet Océan, non? Il avait déjà pris la vie de trop d'aviateurs: nous étions bien décidés à y mettre un point final et à réunir les deux continents. Et puis, Charles et moi, on en avait vu d'autres! Si nous étions sortis vivants de la Grande Guerre et de nos crashes à répétition, on pouvait bien vaincre l'Atlantique!

Ainsi, après avoir survolé l'île de France et la Normandie encore endormies, nous arrivâmes dans de relativement bonnes dispositions aux falaises d'Etretat, déjà étincelantes dans l'aurore. Nous allions bientôt quitter le monde des hommes pour nous attaquer au colosse, l'Atlantique. Ce n'était certes pas la première fois que je survolais la mer puisque j'avais déjà relié Marseille à la Corse, puis à l'Afrique quelques années auparavant, mais mon sentiment en rentrant dans ce ciel presque vierge fut tout autre. La Méditerranée, c'était une grande sœur, parfois colérique, mais que je connaissais intimement et que je chérissais. Enfant, déjà, le grand-père Joseph m'emmenait parfois sur son bateau au large de Bastia et m'avait appris à amadouer

les éléments. Mais l'Atlantique, c'était différent: les eaux si bleues qu'on peut voir étinceler de Notre Dame de la Garde viraient par un mystérieux procédé au vert émeraude inquiétant au large d'Etretat.

- Je vois bien ce que tu veux dire, cette couleur même qui m'a toujours poussé à fréquenter plus assidument les restaurants de Deauville que sa plage!

- Exactement! Nous commençâmes donc le survol de ces eaux polaires avec concentration mais sans peur, tant nos sens étaient focalisés sur les grondements du moteur et les plaintes de la carcasse de l'avion, afin de détecter tout problème potentiel. Charles, qui était aux commandes à mes côtés, me demandait de temps à autre s'il devait maintenir le cap initial ou bien corriger notre dérive, que j'étais chargé d'estimer. Il agrémentait parfois ses commentaires de traits d'humour visant généralement mon caractère méridional afin de nous détendre quelque peu. Il fallait en effet s'économiser car, nous le savions, nous avions mangé notre pain blanc. Trois écueils se dressaient devant nous et n'allaient qu'empirer au cours du temps: la fatigue, qui fait perdre le bon sens; la distance, qui échauffe le moteur, et surtout la nuit qui aveugle et réveille les angoisses les plus profondément enfouies.

Ainsi, après une vingtaine d'heures de vol, le ciel s'empourpra peu à peu et notre Oiseau Blanc se mua quelques instants en un phœnix flamboyant, avant que le soleil ne disparaisse tout à fait pour laisser place aux ténèbres qui montaient de l'océan sous la forme d'une brume noire. Comme nous voyagions vers l'Ouest, le soleil avait mis plus longtemps à se coucher qu'à l'accoutumée mais, malgré ce répit, la lumière n'était désormais plus qu'un souvenir. Nous dûmes dès lors nous contenter d'une maigre pâleur lunaire qui filtrait à travers les nuages. A vrai dire, j'aurais préféré le noir total à cette lumière blafarde qui donnait au profil de Charles une teinte cadavérique et m'amenait à des pensées fort peu sympathiques.

Le fait est que ces vingt-quatre premières heures s'étaient déroulées sans problème, si on fait abstraction du froid et de la fatigue, et c'est précisément cela qui m'inquiétait. Une telle traversée est comme une bataille: elle ne peut se dérouler exactement comme on le voudrait, je l'avais expérimenté maintes fois à mes dépens. J'attendais donc l'événement qui allait décider si nous rentrerions dans l'Histoire ou pas. C'est Charles qui parut me donner la réponse.

- Tu as vu? me demanda-t-il. J'ai bien cru voir un éclair dans cet masse sombre là-bas.

Je n'eus pas le temps de répondre qu'un second éclair, plus marqué, le fit pour moi.

- Pas de doute, répondis-je.

- D'après toi, où sommes-nous en ce moment? s'enquit Charles l'air inquiet.

- Je pense que nous devons approcher de Terre Neuve et donc bientôt redescendre vers le Sud, vers New York.

- Je vois, répondit-il, concentré. On va essayer de contourner ça par le Sud, il n'a pas l'air si étendu.

- Ca va faire un détour, rétorquais-je, mais de toute façon, si on continue droit devant, on est foutu, pas de doute!

- Exact, c'est donc décidé, à la grâce de Dieu!

Et il inclina le manche de manière à virer au Sud. Etait-ce là l'événement qui allait modifier notre destin? Personne ne pouvait le dire à ce moment là. L'aube ne tarda pas à apparaître, mais, contrairement à nos espérances, elle n'était pas porteuse de bonnes nouvelles. Nous avons bel et bien évité le cœur de l'orage mais pas le violent vent de face qui avait fait peiner l'avion pendant un long moment. Quelques minutes après être sortis des turbulences, nous commençâmes à sentir une très inquiétante odeur de surchauffe et des vibrations suspectes dans le moteur. Soudain, une légère fumée commença à s'en échapper par la droite.

- Qu'en penses-tu? me demanda Charles, inquiet.

- Je ne sais pas, peut-être une fuite au niveau du réservoir d'huile due à un échauffement, mais ce n'est pas bon en tout cas. Il nous reste trop de route à faire jusqu'à New York. Avec un moteur dans cet état, c'est impossible.

- Et merde! vociféra-t-il. On n'a plus le choix alors, il va falloir se poser. Je vais essayer de me rapprocher de la surface pour voir comment ça se présente.

Alors, sans hésitation et avec le sang-froid qui fait un as des as de la Grande Guerre, il fit plonger l'Oiseau Blanc vers le sol. La fumée s'échappait de plus belle du moteur. En passant sous les nuages, nous découvrîmes des portions d'océan lisses comme un miroir et séparées de mèches de brumes grisâtre desquelles on s'attendait à voir surgir à tout moment quelque

vaisseau fantôme. Puis, en regardant plus au Nord, nous devinâmes à distance raisonnable, la terre.

- L'Amérique! criai-je en me tournant vers Charles. On y est mon vieux! On a traversé l'Atlantique! Les premiers!

Charles regardait sans rien dire vers cette terre avec les yeux d'un enfant qui admire la maquette d'avion tant désirée dans la vitrine du magasin mais qui n'est pas certain qu'il pourra l'obtenir. Il avait raison. Atterrir on ne sait où, avec un moteur mourant, à travers des bancs de brume, était loin d'être gagné.

- Que comptes-tu faire? lui demandais-je. Aller vers la côte?

- Trop dangereux, analysa-t-il rapidement. Avec cette foutue brume, on risquerait de heurter un arbre ou un rocher. On a choisi un avion amphibie, on va donc l'utiliser! Mon bon François, c'est le moment d'adresser tes prières à la Bonne Mère!

Ce que je fis, même si je n'étais croyant qu'en de telles circonstances. Charles essayait donc de perdre de l'altitude progressivement mais le moteur ayant des ratés, nous descendions trop vite, le nez trop bas. L'altimètre indiquait que le sol se rapprochait dangereusement mais l'obscurité résiduelle et les bancs de brume empêchaient de bien voir la surface de l'océan. Nous étions à quelques mètres de la surface et du quitte ou double. Les traits de Charles étaient ceux d'un dément. Puis, en un éclair, la surface nous apparut plus proche que nous ne pensions, alors que le nez de l'avion était encore trop bas. Avec une frayeur absolue, nous vîmes une des pales de l'hélice accrocher l'eau, puis ce fut le désastre: l'avion se disloqua en partie dans un vacarme assourdissant. Je fus probablement éjecté puisque je recouvrai mes esprits dans l'eau glaciale, après quelques instants, miraculeusement indemne.

- Et Nungesser? Où était-il?

- Je ne savais justement pas si Charles était vivant et je tentai de l'appeler tout en revenant à la nage vers la carcasse de l'avion, qui commençait à s'enfoncer dans l'eau. Depuis l'appareil, ou ce qu'il en restait, je vis ce que je supposais être un bras s'agiter hors de l'eau et j'allai le secourir. Il avait eu moins de chance que moi et avait probablement une jambe et un bras fracturés, ce qui compliqua la tâche pour le hisser sur l'Oiseau Blanc. Nous étions mal en point, mais vivants!

- Mais alors que vous est-il arrivé? Vous n'étiez pas loin de la côte! Et, toi au moins, tu es bon nageur.

- L'impensable mon petit Alfred! Comme tu le dis nous n'étions pas loin du rivage, et au bout de quelques minutes nous entendîmes un bateau qui semblait se rapprocher. Je voulus donc nous signaler, mais notre fusée de détresse avait été perdue pendant le crash. J'eus alors l'idée stupide d'utiliser mon revolver de la guerre que j'emporte, par superstition, toujours en vol avec moi. Quand je jugeai le bateau à distance raisonnable de l'Oiseau Blanc, je tirai alors deux coups en l'air pour signaler notre position.

- J'aurais fait de même!

- Eh bien figure-toi que ce fut la pire idée de ma vie. J'entendis alors au loin quelques éclats de voix puis une arme automatique de gros calibre fit feu sur nous et tua sur le coup mon pauvre Charles. Je sautai alors à la mer pour échapper au même destin et tandis que l'eau glaciale me pétrifiait à nouveau, je vis s'approcher le navire assassin. Ce n'était pas des pirates mais des *US coast guards*!

- Tu délirés!

- Je n'eus pas le temps de me poser la question, car ils durent tirer dans le réservoir de l'avion, encore au quart plein, et c'est là que je perdis la vie.

- Mais pourquoi les autorités américaines ont-elles tiré?

- D'après ce que j'ai pu apprendre ici, il y avait beaucoup de contrebande dans la zone à cette époque, à cause de la prohibition. Ces salauds ont sûrement cru que nous étions des trafiquants.

- Et que vous leur tiriez dessus?

- Probablement. Puis, pour éviter un incident diplomatique, toute trace de cette histoire a été effacée. Lindbergh a réussi la traversée quelques jours après, s'est attiré la sympathie du public français, la guerre est arrivée et tout cela fut définitivement enterré, à part pour quelques passionnés.

- Quand je pense que les autorités ont déclaré que vous étiez tombés dans la Manche, sans aucune preuve. C'est hallucinant.

- Je le sais bien, mais en tout état de cause, c'est bien nous qui l'avons fait, les premiers. Nungesser, Coli et l'Oiseau Blanc sont les vainqueurs de l'Atlantique! Si les hommes n'ont pas voulu le croire, l'Océan est là pour en témoigner!

Et maintenant, à nous deux, je te laisse les blancs...

Philippe Roudier